

dis qu'ils ont été réguliers & sages, ou que du moins quelque vice capital ne les dominoit pas encore, ils ne pensoient point à se former aucun système d'irréligion, ni à se ranger du parti de l'impiété. Ce qui fait aujourd'hui la matière de leurs plaisanteries faciliéges, leur paroïssoit auparavant digne de leur estime, de leur soumission, de leur respect, de leur vénération. C'est donc, conclut l'Auteur, c'est donc la corruption de leur cœur, qui leur a inspiré la force d'esprit qu'ils s'attribuent: C'est donc du fonds de l'iniquité, qu'ils ont tiré des lumières supérieures à celles des plus grands personnages dans tous les siècles. Mais après tout, des raisonnemens puisés dans une pareille source, sont-ils capables de procurer un vrai contentement, un véritable repos à l'esprit? La raison éblouie par quelques fausses lueurs que lui offre la passion, manque-t-elle de lumières, si non pour les dissiper tout-à fait, du moins pour les appercevoir & s'en défier? Et cela seul ne suffit-il pas pour rendre suspect à ces esprits prétendus forts leur système en fait de croyance.

Cette proposition une fois établie, l'Auteur en expose une seconde qui suit naturellement de la première: C'est que l'esprit prétendu fort, dans quelque système qu'on le suppose, agit contre toutes les loix de la prudence. Dans la concurrence de deux opinions incertaines, dit nôtre sçavant Anglois, routes les loix de la prudence exigent de moi, que je m'attache à celle où je risque peu, au cas qu'elle soit fausse, & où je gagne beaucoup, au cas qu'elle soit vraie, & que j'abandonne celle qui ne me laisse nul avantage considérable, quand même elle seroit vraie; & me fait courir les risques d'une ruine totale, si elle se trouve fausse. C'est-là un premier principe, & c'est sur ce principe que tous les Poli-
tiques